

La trilogie de Paula

1/ L'orée d'un monde

C'était un après-midi d'hiver. J'avais la garde de ma petite-fille de trois ans... Nous étions dans la bibliothèque. J'avais pris un livre : je relisais « La fille du capitaine » : j'ai toujours aimé Pouchkine. Elle jouait aux Lego. J'étais installé dans un fauteuil confortable, elle était sur la moquette, occupée à de mystérieuses constructions.

De temps en temps, elle m'appelait : « Grand-père, regarde ce que j'ai fait ! » Et j'apercevais une tour monumentale qui ne demandait qu'à s'effondrer, ou un animal à six pattes, ou encore une maison sans porte ni fenêtres... Mais chaque fois, j'applaudissais des deux mains et l'on m'en savait gré.

Par la fenêtre, j'apercevais le jardin, plongé dans la paix des frimas : arbres dépouillés, herbe triste, branches décharnées se balançant dans le vent, un reste de neige au fond de la pelouse, là où le soleil ne passait pas. Une grande paix régnait, celle de la saison où rien ne pousse. Aucun bruit.

Et puis, devant mes yeux, les lignes se brouillèrent et, sans m'en rendre compte, je m'assoupis...

Combien de temps dura cette absence ? Je ne saurais le dire, car je n'avais pas regardé ma montre. Vingt minutes, peut-être... Toujours est-il que je me réveillai, confus, et je jetai un coup d'œil vers les constructions enfantines. Les pièces reposaient en désordre, mais ma petite fille avait disparu.

Alors, je l'appelai. Paula, où es-tu ? Elle était peut-être descendue à la cuisine à la recherche d'un morceau de pain... Ou encore partie faire un coloriage dans la pièce d'à côté ? Je ne m'inquiétais pas, Sans doute ne m'avait-elle pas entendu.

C'est alors que je l'aperçus. Elle gisait, endormie, dans un fauteuil, à un mètre de moi. Le même que le mien. Me voyant endormi, avec la sagesse de son sexe et sans me déranger, elle avait grimpé sur le siège et, pelotonnée sur elle-même, elle s'était laissé

aller aux rêves.

Elle dormait avec une grâce merveilleuse, un charme inexprimable. Sa tête reposait sur le dossier incliné, le reste du corps en boule. Elle avait enlevé ses chaussures et ses petits pieds en chaussettes frissonnaient de façon spasmodique : froid où emprise du rêve ? Je ne pouvais répondre à cette question.

Je l'observais un instant : j'étais empli d'admiration. En elle, déjà, se devinait la délicatesse de la femme, celle qui nous attire et nous subjugué, nous pauvres hommes, aussi brutaux que malhabiles. Mais j'étais plus encore touché de la confiance que manifestait son abandon : endormie à deux pas, sachant qu'elle pouvait compter sur moi quoi qu'il arrive. Qu'aurais-je fait, me demandai-je soudain, si elle était tombée à la mer sous mes yeux depuis le pont de quelque grand navire ? Mon cœur me disait que je me serais jeté à la mer sans hésiter, pour tenter de la sauver. Mais était-ce vrai ? Jusqu'où serait allé mon amour pour elle, jusqu'où mon égoïsme ? Fasse le ciel que je n'ai jamais à répondre à cette question !

À cet instant, j'aperçus un bouvreuil, celui qui venait me tenir compagnie lorsque je remuais la terre autour des plantations, un vieil ami, incroyablement familier. Il s'était posé sur la rambarde de la fenêtre et je crois bien qu'il regardait la scène, lui aussi. Avec curiosité certainement, avec chaleur, peut-être ? Allez donc savoir ce qui se passe dans la tête d'un oiseau !

Alors je me levais et déposais sur les jambes de la petite un châle, pour lui tenir chaud. Le bouvreuil observait toujours et je crus comprendre qu'il m'approuvait. Homme ou oiseau, les êtres vivants prennent soin de leur progéniture... Puis, satisfait, il s'envola vers ses occupations...

Elle dormait toujours et je décidai de la laisser tranquille. Il ne faut jamais réveiller un enfant qui dort, dit la sagesse des nations. Combien de générations depuis que cette maxime a pris forme ? Plusieurs milliers, assurément !

Je repris ma lecture. De temps en temps, je jetais un regard vers l'enfant, goûtant sans réserve la beauté de son sommeil, le cœur empli d'une bienheureuse plénitude...

Plus tard dans l'après-midi, alors que la nuit commençait à tomber, j'allumai la lampe. Alors, elle eut un soupir et se réveilla, trouvant tout naturel de me voir à ses côtés. Elle me fit un sourire complice, puis elle descendit de son fauteuil, me ramenant aux réalités.

– Grand-Père, j'ai soif.

– Bien sûr ! Viens avec moi !

J'abandonnai mon livre et, main dans la main, nous descendîmes l'escalier qui menait à la cuisine. Je savais y trouver de quoi répondre à ses souhaits...

Un bel après-midi, vraiment...

2/ La dernière classe

Demain commençaient les grandes vacances. J'étais venu chercher la plus jeune de mes petites filles dont c'était le dernier jour en classe de maternelle et je me sentais rêveur.

Le ciel m'avait donné de nombreux petits-enfants et parmi eux trois petites filles seulement. Largement séparées par l'âge, elles avaient hanté successivement l'école où je venais les récupérer de temps à autre à la demande de leurs parents. J'y avais toujours pris le plus vif plaisir. J'adorais ces salles toujours impeccablement tenues où des dizaines de petites têtes apprenaient à vivre en société tout en s'amusant à modeler, colorier et autres distractions réservées à l'innocence. Il y avait la petite maternelle, avec ses enfants de trois ans, puis la moyenne, enfin la grande, réservée aux bambins de cinq ans. L'on y franchissait une à une les étapes au-delà desquelles commençait le cours préparatoire, premier échelon de l'école primaire, celle de la vie qui, comme chacun sait, demande beaucoup et pardonne peu.

Pourquoi parler de vos petites filles et d'elles seulement, alors que vous évoquez une ribambelle de petits-enfants ? Bonne question en effet ! C'est que, pour le grand-père que j'étais devenu au fil des ans, les petites filles avaient toujours représenté un délice particulier. Je sais bien que la moderne théorie du genre aurait voulu que je ne fasse aucune différence entre les sexes, mais que voulez-vous ? Chacun a ses faiblesses et la mienne était d'être inexplicablement ému par mes petites diablasses. J'adorais leur spontanéité, leur façon de jeter leurs bras autour de mon cou, leurs frimousses délicates, leurs yeux rieurs et leurs boucles, blondes ou brunes. Un attendrissement ridicule me saisissait lorsqu'elles me demandaient de porter leur cartable petit modèle ou leurs œuvres si modestes mais ô combien remarquables : un découpage de grand arbre, un oiseau colorié à la va-vite ou mieux encore, le cadeau préparé avec

amour à l'occasion de la fête des mères. Je vous l'ai dit, avec l'âge, j'étais devenu sentimental.

Donc c'était aujourd'hui la dernière classe et j'avais le cœur serré. Jamais plus, je ne conduirai en maternelle l'une de mes petites filles. Car les plus âgées étaient déjà bien grandes et derrière s'étendait un vide définitif. Les parents avaient donné au monde leur part de futurs bourreaux et de futures victimes, je n'irais plus jamais chercher à la sortie de maternelle celles que j'avais tant chéries.

Car il est une immense différence, voyez-vous, entre la maternelle et l'école primaire : à la première, les nombreuses maîtresses ne cherchant pas à diriger mais à distraire, à la seconde, l'institutrice sévère et le devoir d'apprendre. Aux premières le soin de faire asseoir en rond vingt ou trente petites têtes qui vont ensuite chanter en cœur je ne sais quelle merveilleuse comptine, aux secondes le cahier de notes et les appréciations.

Qui me rendrait demain la candeur qui m'était si précieuse ? Qui viendrait tout naturellement dans mes bras pour me glisser à l'oreille quelque innocente minauderie, qui me rappellerait la beauté de l'affection sans contrepartie ? Il me fallait renoncer à tout cela... Demain commenceraient les études sérieuses et avec elles la perte de l'innocence.

Je sais bien qu'un homme « fait et refait » comme disent les rudes Espagnols n'a pas à s'attendrir devant de si menus plaisirs ; je sais que le monde est dur et qu'il faut lui donner sa livre de chair, ce que j'avais fait comme chacun, mais j'avais vieilli et la fraîcheur de la prime jeunesse m'entraînait dans un tourbillon de pure gaieté. Heureux les grands-pères, dépouillés des obligations de l'exemple et qui peuvent se permettre d'apporter aux petits la chaleur nécessaire pour grandir !

Mais déjà j'arrivais à la porte au-delà de laquelle j'apercevais la cour et ses jeux : tourniquets, toboggans, et autres balançoires abandonnées. Car l'heure de la sortie

approchait qui allait demander ordre et discipline, mobilisant incontinent toutes les maîtresses disponibles. C'est qu'on ne laissait pas les enfants aller avec n'importe qui et, tout ancêtre que je fus, il me fallait signer chaque fois un cahier de sortie où je témoignais de mes liens de parenté. Ainsi avais-je l'habitude d'écrire : « grand-père » sur le registre prévu à cet effet et j'y prenais un plaisir particulier, comme si j'eus à cette occasion affiché quelque prestigieuse décoration.

Passée la cour, il me fallait maintenant franchir la porte de la salle de classe et j'aperçus l'habituel amoncellement de petites têtes réparties en plusieurs groupes. Car j'étais arrivé à dessein un peu en avance pour profiter de la scène et la fin de la classe n'était pas tout à fait venue... Du regard, je cherchais ma petite Paula et je mis du temps à la découvrir.

Elle était assise par terre, dans un rond de bambins tout ouïe, avec une adulte au milieu qui racontait quelque histoire de fée ou de brigands. Mais déjà d'autres personnes arrivaient et les maîtresses, les unes après les autres se redressaient. Les enfants eux-mêmes se levaient et leur troupe bondissante s'élança vers les porte-manteaux où étaient rassemblés les modestes biens de chacun : une écharpe, un minuscule cartable, quelques petits souliers pour ceux qui avaient souhaité se déchausser.

C'est alors qu'elle m'aperçut et courant de toute la vitesse de ses jambes, elle se précipita vers moi. Je l'enlevai en l'air en pleine course et elle regarda la maîtresse comme pour lui demander de noter son triomphe, et quel triomphe ! Déjà les enfants s'attroupaient, à la recherche de leurs proches. Alors je m'adressai à la femme qui tenait le registre, une jolie brune dans les vingt-cinq ans que je connaissais bien.

- Elle a été sage, demandai-je ?
- Comme une image et elle a très bien dessiné son lapin. Où est ton lapin, P... ?

- Le voilà, dit la petite qui avait pris l'image en mains pour la rapporter à sa mère.

- Magnifique, dis-je, sincère.

- N'oubliez pas de signer le cahier !

- Comptez sur moi !

Et pour la dernière fois, je gribouillai ma signature sur le fameux registre. Du regard, j'embrassai avec émotion la salle de classe avec ses larges baies vitrées, sa moquette confortable, ses petites chaises et ses porte-manteaux nains.

- Eh bien, Adieu, Mademoiselle dis-je, et bonnes vacances !

Vous les avez bien méritées

- Au revoir, Monsieur

J'hésitai un instant.

- Je vous regretterai, ajoutai-je.

- C'est très gentil de votre part.

- Avait-elle compris mon tourment ? Je n'en suis pas sûr... Je crois bien qu'elle avait pris le compliment pour elle. Mais qu'importait après tout ?

- Dis au revoir à tes copains, dis-je

- Ils sont partis, rétorqua-t-elle avec une moue charmante.

- À ta maîtresse dans ce cas.

- Alors elle leva ses petits bras et la maîtresse se pencha vers elle

- Au revoir, P... dit-elle. Continue à être bien sage

- Oui, maîtresse

Et nous sortîmes. J'avais le cœur lourd. C'était la dernière fois me répétais-je, l'ultime occasion pour moi de venir chercher la plus jeune de mes petites-filles. Se pouvait-il que les années aient passé si vite ?

Alors je regardai vers le ciel et je crus y voir un signe. Sans doute avais-je envie de le voir... Et ce signe me disait que j'avais eu ma part, que j'avais bien tenu mon rôle et qu'il n'y avait rien à regretter. Le monde continuerait après moi comme il l'avait fait depuis l'origine des temps et il n'y avait qu'une chose à faire : remercier pour ce qui m'avait été donné et espérer en l'avenir.

Alors, main dans la main, nous sortîmes dans la cour. Le soleil brillait, les oiseaux pépiaient à l'envi et j'allai, rasséréiné, vers les années où m'attendaient, je voulais le croire, les joies, réservées à ceux qui gardent au cœur le souvenir émerveillé de leurs petites filles.

3/ L'avenir devant soi...

Comme elle était devenue grande, notre petite Paula ! Toujours pleine d'entrain, elle prenait plaisir à nous raconter les dernières péripéties de son collègue avec leurs petits secrets. Lorsque j'allais la chercher à la sortie des classes, le bus de service n'étant pas disponible ce jour-là, je l'observais du coin de l'œil et je notais avec étonnement sa rapide transformation. Un grand vent s'était levé et la poussait vers de nouveaux horizons...

Cette nuit-là, le téléphone fixe avait sonné deux fois à trois heures du matin, heure hautement inhabituelle. Nous nous étions précipités pour savoir d'où venait ces appels et à notre surprise, il était apparu qu'ils provenaient de notre petite fille. De là à imaginer un incident ayant mal tourné lors d'une sortie clandestine entre copains, le pas était vite franchi. Quant au grand-père que j'étais, elle m'avait exclu de ses demandes et je me demandais pourquoi. Car elle connaissait mon numéro de téléphone portable et s'il s'était agi de secours, j'étais au moins aussi à même que ma compagne de le lui apporter. Nous avons aussitôt appelé mais elle n'avait pas décroché.

Inquiets, nous avons alors appelé sa mère, pour savoir si elle était consciente d'un problème inattendu compte-tenu de la nuit avancée. Alertée par un cri, elle avait rendu visite à sa fille peu de temps auparavant et elle nous rassura aussitôt : Paula dormait dans son lit. À mots couverts, elle nous avait laissé entendre que l'enfant traversait un âge de transformations, ce qui n'était pas sans conséquences difficiles à vivre ...

Alors, nous avons été émus. Devant ce bouleversement, pour elle impressionnant, notre petite fille. avait préféré appeler sa grand-mère. Là était le réconfort qu'elle recherchait. La tache de sang apparue était certes attendue, mais son apparition soudaine l'avait impressionnée et, plutôt que de demander aide à celle qui l'avait conçue, elle avait sauté une génération.

C'était un beau témoignage de confiance. Le plus étonnant est qu'après avoir lancé ses appels en pleine nuit, elle s'était aussitôt rendormie, à peine consciente sans doute de son réveil, comme l'enfant qu'elle était encore.

Nous y avons vu un signe. Le temps passait, nous vieillissions, mais l'instinct de la petite en train de changer d'âme l'avait fait se rattacher sans réfléchir aux générations précédentes, celles qui, ayant vécues, étaient capables d'assurer la transmission du savoir et plus encore du réconfort.

Quant à mon abandon, il signifiait la naissance dans ce corps en transformation de la solidarité féminine là où je n'étais qu'un mâle, incapable comme tous ceux de son espèce de comprendre la force, la beauté et l'angoisse de cette entrée dans le royaume des femmes. Sans avoir besoin de l'exprimer, elle se rattachait à celles qui connaissaient tous les secrets de son

âge. Et je me sentais à la fois ravi d'apprendre l'entrée de celle que j'avais connue toute petite dans le royaume dangereux des amazones et des amoureuses, mais aussi vaguement vexé d'avoir été ainsi mis à l'écart. Cantonné malgré moi dans le rôle du patriarche, j'étais jugé incapable de participer à certains mystères...

Le surlendemain, elle était venue à la maison pour la traditionnelle partie d'échecs hebdomadaire où elle tentait avec de plus en plus de succès de battre sa grand-mère, et nous nous étions tus. De son côté, oubli ou retenue, elle n'avait pas fait la moindre allusion à ces appels au secours nocturnes...

*

Ainsi allait la vie, me disais-je avec mélancolie. Quelle est donc notre place dans ce mouvement éternel qui lance les hommes en avant ? Question éternellement sans réponse à laquelle la poésie permet seule de répondre, par son rattachement à la grande chaîne du temps. Nous avons eu notre part et elle allait avoir la sienne. Il nous appartenait de faire preuve maintenant de la sagesse et de l'humilité nécessaire pour accepter demain notre inévitable effacement. Mais dans l'intervalle, il nous appartenait aussi de démontrer par notre attention l'utilité des anciens que nous étions devenus, éternels transmetteurs de l'espoir en la vie.

En nous rendormant, nous étions tous deux profondément touchés par cet appel silencieux d'une très jeune fille ressentant en elle pour la première fois les complications de l'existence avec sa gloire, sa beauté et ses souffrances ...

Êtres imparfaits que nous sommes, sachons chanter la noblesse et la majesté de l'existence humaine ! C'est par là que nous nous rattachons à l'éternité un instant entrevue et trop souvent perdue, dans l'agitation et les soucis du quotidien !